POURQUOI ?

—

(Ginette, un peu fiévreuse, entre vivement dans sa chambre. Elle jette son chapeau sur son lit, puis va s'accouder à sa fenêtre.)

—Enfin!.... je l'ai, la solution du problème.... ou du moins je crois l'avoir. Et je veux procurer à toutes celles qui, comme moi, se sont demandé en pâlissant : "Est-ce bien moi qu'il aime ?" la possibilité de trouver une réponse à cette torturante question,

(Avec décision.) Sans préambule, voici l'histoire : Philippe de Neuvillier est lieutenant au 3me chasseurs. Il est grand, il est brun ou blond, je ne me souviens plus ; mais ce dont je suis certaine, c'est qu'il est beau!

(Un peu confuse.) Mon Dieu!... peut-être ne devrais-je pas dire cela ? Si Mme la baronne Solange le savait, elle me couvrirait d'anathèmes.

(Avec droiture.) En bien, si ; je le répète parce que c'est vrai : Premièrement, on ne doit jamais déguiser la vérité ; deuxièmement, la ressemblance scrupuleuse du portrait vous fera mieux comprendre la force de ma tendresse, ainsi que la violence de mon désespoir, quand, par moments, je me croyais dédaignée, après avoir joui des plus douces illusions contraires.

Maintenant, j'ajoute qu'il est bon ; qu'il est généreux ; qu'il est brave ; qu'il est fier! Chut, parfois il comblait d'attentions et de gâteries touchantes sa Ginette.

Et comme Ginette a été élevée avec lui ; que Ginette l'aime de toutes ses forces, cette pauvre Ginette, votre amie, j'espère, sentait son petit cœur sauter de joie dans sa poitrine.

(Gravement.) Voici où commence le gros chagrin qui me fit tant pleurer :

Philippe a une autre amie : Anne! pas élevée avec lui, par exemple! mais idéalement belle, comme il dit.

De plus, Anne monte à cheval comme une écuyère ; Anne saute comme un cerf ; Anne, une vélocewoman sans pareille, eût battu en record feu Chéron.

Tout cela la fait bien un peu ressembler à un démon. Mais, à un démon qui ensorcelle. En un mot, mon antipode.

Surtout, le plus grand danger consistait, à mon sens, dans son aplomb.

Croiriez-vous qu'elle avait la hardiesse de dire à Philippe qu'il lui plaisait!....Et pourtant, Dieu sait si elle aurait eu le temps de penser à lui, en admettant qu'elle en fût capable. Mais lui le croyait, le pauvre garçon. Et ça le flattait ; elle est si belle!

Pour moi, mes yeux seuls parlaient, sans que j'y songeasse. Et lui s'en apercevait bien, parfois! et moi je le devinais de suite, je ne sais à quoi, quand il avait compris, ça me rendait folle de bonheur.

(Le front plissé après une courte reflexion.) Pourtant, toutes ces alternatives me tuaient. Je faisais inutilement neuvaine sur neuvaine, pour demander à Saint Expédit de brusquer la situation. Vraiment je souffrais trop! Or, voilà qu'un beau jour Philippe vint nous inviter à suivre les manœuvres auxquelles il prenait part.

[Elle s'interrompit, réfléchit et rougit.]....Quoiqu'il m'en coûte, je dois ici faire un aveu : Est-ce Saint-Expédit qui m'a inspirée ? ou est-ce le diable qui m'a ensorcelée ? je ne sais!

Toujours est-il qu'à l'annonce de cet événement qu'un pressentiment me montrait décisif, je me sentis comme soulevée par une énergie inconnue. Et comme je tenais essentiellement à être renseignée sur une certaine chose.... je pris intrépidement les moyens pour cela.

Je commençai par sortir du salon ; puis, dehors, courant comme une folle, j'allai m'embusquer contre la grille par laquelle Philippe devait passer.

(Passant la main sur son front.) J'y suis bien restée une heure, contre cette maudite grille! Et il ne venait toujours pas! Mon Dieu, rien que de songer à cette torture, j'en suis encore toute remuée.

(Plus calme.) Enfin, sa silhouette apparut démesurément allongée sur le sable. Mon cœur aussitôt fit un grand bond, comme s'il franchissait un obstacle! Et je ne le sentis plus.... mais je vis mon ami!

Il avançait, la figure radieuse, la tête penchée, comme quelqu'un qui, en égoïste, savoure une grande joie.

Tellement que ma première pensée fut d'attribuer cette allégresse qui me bouleversait, moi, à un "oui", définitif prononcé par ma belle rivale, qui se trouvait en visite chez ma mère au moment de son arrivée, à lui.

Pendant que je songeais, il avançait rapidement.

Il n'était plus qu'à quelques pas. Une jalousie subite, féroce, me saisit ; une audace dont je rougis me grisa. Au moment où Philippe allait franchir la grille, je m'élançai de mon taillis et, les yeux hagards, une main tremblante crispée sur son bras, je lui demandai d'un ton incohérent :

—Philippe, un seul mot ?

—J'écoute! dit-il avec un tendre regard que dans ma colère je ne vis pas.

—Dites-moi, repris-je, si Anne (y) sera ?

—Elle (y) sera, oui! articula-t-il nettement, mais non sans inquiétude.

J'ajoutai entre mes dents un terrible "C'est bien!" et je m'en fuis à travers les broussailles où, après avoir couru un moment, je tombai sur un tas de feuilles.

Je l'entendis bien qui criait :

—Ginette! où êtes-vous ? Ne faites pas de bêtises, je vous en prie!

Mais je ne bougeai pas. Je comprenais à sa voix que lui aussi souffrait à cette heure d'une vague crainte et cela me soulageait un peu. Mais je le laissai partir après m'avoir vainement cherchée.

Le lendemain, les manœuvres commençaient.

Pendant les préparatifs, Philippe vint nous saluer, ainsi que le groupe d'amis qui nous entourait.

—Allons, mon cher, lui dit Anne en riant, montrez-vous brillant, au moins.

En même temps, elle lui secoua vivement la main à la mode anglaise.

Chacun dit son mot, tandis qu'il faisait le tour du cercle, feignant de ne pas me voir.

C'était le comble! Navrée, étourdie de douleur, je me retirai un peu à l'écart. Et les yeux fermés, appuyée contre un arbre, je tâchais de reprendre un peu de calme, lorsque je sentis une main qui prenait la mienne.

C'était celle de Philippe, son regard attristé m'interrogeait. Voyant que je restais inerte pendant que de grosses larmes brûlantes couraient sur mes joues pâlies, il me demanda avec un affectueux reproche :

—Comment, Ginette, pas un seul mot pour moi au moment du départ ?

Comme sa voix tremblait! Je fus vaincue! Ma volonté de rancune s'enfuit d'un trait. Je ne songeais plus qu'à sa fatigue certaine, qu'à son danger possible.

—Oh, si! Philippe, m'écriai-je dans un élan qui me trahit. Ménagez-vous, je vous en conjure. Et puis, donnez-nous souvent des nouvelles pour nous rassurer.

Malgré moi, tout bas, j'ajoutai:

—Comme je vais être inquiète, tout ce temps!

Il ne répondit pas. Mais ses yeux très doux, plongèrent dans les miens. Il me serra la main tendrement, longuement, comme il ne l'avait jamais fait. Puis il partit ; mais je ne souffrais plus!

Il y a quinze jours, c'était la fin des manœuvres. Elles devaient se clôturer pour une brillante charge.

Philippe commandait au premier rang. Au moment précis du commandement, les chevaux partirent ventre à terre. Mais presque aussitôt, du régiment ennemi qui faisait face, un cheval s'emballa. Une catastrophe était imminente.

Philippe, qui avait compris le danger, se dévoua avec courage : d'un mouvement habile, il dirigea sa monture vers la bête emportée, pour lui barrer le chemin.

Le choc fut terrible. Les deux cavaliers sautèrent à terre. Heureusement il n'y eut pas de mort, mais Philippe fut blessé.

(Souriant.) Hier, je me promenais dans le parc, lorsque je rencontrai Philippe pour la première fois depuis son accident.

Il m'aborda d'un air énigmatique, paraissant très occupé d'une coquette petite boîte, qu'il tirait de sa poche. Alors il me dit d'un ton étrangement vibrant :

—Ginette, je me suis juré de ne porter cette croix que si la femme que j'ai choisie consentait à m'en décorer. Repousserez-vous ma demande ?

Ses yeux suppliaient. Il se mit à genoux, visiblement inquiet, pendant que mes doigts tremblants, trompés par mes yeux brouillés de larmes, essayaient en vain de prendre la croix.

Alors il sourit tout ému. Il guida ma main maladroite et quand, tant bien que mal, le ruban fut épinglé sur son dolman ; il porta à plusieurs reprises à ses lèvres mes doigts qu'il avait gardés.

Et comme un peu surprise j'essayais de retirer ma main, il me dit tout joyeux :

—Chère petite femme! elle est à moi.... et je la garde, ma Ginette!

—C'est égal, ne puis-je m'empêcher de m'écrier, sans St-Expédit, je crois bien que c'est celle d'Anne que vous auriez capturée ?

—Anne ?.... répéta-t-il indigné. Cette sans cœur! jamais!

—Vraiment ? Et pourquoi m'aimez-vous moi, Philippe ? demandai-je naïvement.

—Pour le cher petit sensitif qui bat là! dit-il en montrant l'endroit où la croix s'agitait en suivant les soubresauts de sa tunique.

Voici pourquoi ce fut moi qu'il aima!!

AUX ELEGANTES.

—

Les bas noirs, si exclusivement adoptés durant quelques années, perdent de plus en plus faveur, tandis que les bas de fantaisie sont fort recherchées.

On voit beaucoup de bas de soie blanche brodés de fleurettes de couleur minuscules, boutons de roses à deux feuilles, fines guirlandes de myosotis, violettes et marguerites. Bas de soie de nuance unie et à jours. D'autres en soie rouge avec applications d'entre-deux de dentelle noire transparente disposés en rayures diminuées à la cheville de façon à amincir le bas de la jambe.

D'autres encore, en gris perle, sont à coins formés par des papillons de dentelle noire. Ces différentes dispositions, ainsi que des broderies de toutes les nuances, jaune, mauve, rose, bleue, tranchant sur les fonds blancs et noirs, offrent une grande variété et permettent d'assortir les bas à toutes les toilettes, à toutes les chaussures d'intérieur et du soir qui se font remarquer également par une grande élégance et un goût très fantaisiste.

PROVERBES ALLEMANDS.

—

Une femme et un poêle ne doivent pas bouger de la maison.

—

L'Italien noie ses soucis dans la nonchalanche, le Français dans les chansons et l'Allemand dans la boisson.

—

L'amour ne monte pas, mais il peut regarder en bas.

—

Plus le singe monte haut, plus il montre son derrière.

—

Epouse la femme, et non pas son visage.

—

Les cloches appellent le monde à l'office et n'y vont jamais.

—

Ne pas se fier à nouvel ami et vieille maison.

—

Vous avez beau cacher la queue d'un âne, il montrera toujours ses oreilles.

JASMIN.

—

Le second foyer poétique de la langue Gasconne du XIXe siècle a été l'Agenais, et, surtout, la capitale de cette province Agen, l'ancien *Aginum*, de Jules César. Le Béarn est séparé de ce département par l'Armagnac ou département du Gers. Mais, à voir les différences éthnographiques qui caractérisent les populations de ces deux départements voisins, on dirait que des milliers de lieues les séparent.

J'ai déjà dit, du reste, que les Béarnais ayant vécu d'une vie entièrement distincte dans leur petit royaume, sans commerce, sans industrie, par conséquent sans relations avec leurs voisins, ne possédant encore, aujourd'hui, en fait de chemins de fer, que les grandes lignes de Toulouse et de Bordeaux, qui ne font que les traverser sans aucun, ou presque sans aucun rayonnement, les Béarnais, dis-je, ont gardé une figure distincte qui en fait presque une race à part dans la grande famille Gasconne ou Aquitaine.

Leurs voisins immédiats même du Gers n'ont avec eux d'autres points de ressemblance que quelques analogies de manières et de coutumes locales, sans que ces analogies toutes extérieures et à fleur de peau, touchent en rien à la forme des âmes.

Pour ne parler que d'un seul trait, la *finesse Béarnaise, l'habileté Béarnaise*, les mauvaises langues,—il y en a partout, même en Gascogne,— disent la *canaillerie Béarnaise*, redoutée et proverbiale à tous les marchés, et à toutes les foires du Sud-Ouest, vous ne la retrouvez plus dès que vous touchez à l'Armagnac. L'habitant du Gers a plus de rondeur, et je ne sais pas quoi de plus coulant en affaires et en relations.

Je ne connais pas beaucoup le département du Gers. A part quelques localités sans importance, qu'il m'a été donné de visiter, je n'ai, pour ainsi dire, bien vu que la capitale, Auch, charmante ville qui possède un vrai bijou d'architecture, la Cathédrale, classée parmi les plus belles de France.

Le département du Gers fournit des vins excellents. Sa population est, comme dans tous les départements voisins, une population de paysans, honnêtes et très hospitaliers. Longtemps, trop longtemps même, ce département a été considéré comme la citadelle imprenable du bonapartisme militant. Mais là, comme ailleurs, le temps a fait son œuvre : le flot montant, toujours montant de l'idée républicaine a fait tomber, sous sa poussée irrésistible, cette dernière citadelle de la réaction, et aujourd'hui, le Gers est définitivement à la République.

* * *

Mais trêve de réflexions, et entrons dans l'Agenais, ce charmant département traversé de part en part par la Garonne qui le divise en deux parties à peu près égales. Pour y arriver de Pau, il faut traverser le département des Hautes-Pyrénées et l'Armagnac.

Par Tarbes et Auch, c'est un voyage de six heures environ, en train omnibus.

Agen est une ancienne petite ville, bâtie d'une façon fort irrégulière, et où l'on rencontre encore des maisons bourgeoises remontant aux Romains. Telle était celle où naquit Ste-Foy, la vierge martyre d'Agen, maison qui a disparu, il y a déjà longtemps, emportée par la percée d'un grand boulevard qui part de la statue du poète Jasmin et va aboutir à l'autre extrémité de la ville. La chambre où naquit et où vécut la sainte, qui était d'origine patricienne, a été achetée par un amateur qui a recueilli soigneusement les matériaux de démolition et l'a fait reconstruire à un autre endroit avec une piété d'antiquaire et de croyant.

Je regrette bien de ne pouvoir citer quelques poèmes de Jasmin, un de ces poèmes populaires, tout plein de larmes, *tout claoufits*, comme on dit à Agen, de sourires mouillés comme dans Homère, en un mot de mouvement et de vie. La lecture de ses œuvres m'a toujours procuré une vraie jouissance littéraire. Et je comprends le mot de Villermain, le grand critique Français de 1830, disant : "Je ferais cent lieues pour entendre ou pour lire un poème de Jasmin, même traduit en Français médiocre."

* * *

Mais je crois que pour bien apprécier cette fleur poétique, il faudrait aller à Agen même et en respirer le parfum, non seulement dans les œuvres du poète, mais encore, mais surtout, sur les lèvres des habitants Agenais. C'est là que brille, dans sa modestie et sa pauvreté, parmi de splendides maisons modernes, la maisonnette basse et étroite où vécut Jasmin.

La ville, fière de cette gloire peu commune au XIXe siècle, veille avec un soin jaloux, à la conservation de cette masure, qui fut la boutique de coiffeur de Jasmin père, puis de Jasmin fils, notre poète. Par coquetterie, il a voulu continuer à y coiffer et même à y raser jusqu'à la fin de sa vie. La première édition de ses poésies, faite par lui-même à Agen, porte le titre original de "*Las papillotos*," ce qui en patois Gascon de Pau ou d'Agen, signifie "Les boucles de cheveux." Elle est ravissante. Malheureusement, ma mémoire me faisant défaut, il m'est impossible de la mettre sous les yeux de mes lecteurs gascons.

* * *

Avant d'aborder la poésie et les œuvres de ce grand troubadour de la Gascogne, je devrais faire une courte étude de la langue de Jasmin qui diffère notablement du Béarnais. Mais je me bornerai, pour les amateurs, à signaler les différences les plus saillantes. Elles se réduisent à deux : les mots latins sont mieux conservés en Béarnais avec toutes leurs lettres radicales. Dans le patois Agenais, ils ont subi des transformations qui les rapprochent du français et les rendent plus accessibles à des oreilles étrangères déjà habituées à la langue française. La répugnance pour la lettre F, disparaît déjà en Armagnac, et à Agen disparaît entièrement.

Plus on avance dans l'intérieur, vers le Nord, sur la rive droite de la Garonne, plus l'F triomphe sur toute la ligne, et j'avoue pour ma part que l'euphonie y gagne, car, pour toutes les oreilles, il sera plus doux d'entendre en Agenais les mots *fa*, faire, *fé*, foin, *fraï*, frère, que les mêmes mots Béarnais *ha hé rai*. Quand à l'absence absolue du V, et à son remplacement par B, la loi est la même en Agenais que dans tout le Béarn : *bous*, vous, *baou*, je vais.

Quand à la physionomie même de la langue, quant à ce mouvement mélodique que chaque canton imprime à une nouvelle langue ; quant à cette musique intérieure qui fait d'un patois identique, un idiome dur ou suave selon les lèvres qui le prononcent, il faut entendre tour à tour les gamins de Pau ou d'Agen, les marchandes de légumes aux halles de ces deux villes. Ou bien encore, il fallait entendre Jasmin lui-même déclamant ses poèmes dans ses tournées littéraires, et arrachant des larmes d'admiration aux Parisiens eux-mêmes, qui n'entendaient pas un mot de sa langue harmonieuse, mais voyaient éclore et voltiger les idées avec les mots sur les lèvres du troubadour.

Tous les ans, au mois de mai, comme autrefois, les troubadours de province, Jasmin quittait sa boutique de coiffeur, et s'en allait de ville en ville, réciter, devant des populations enivrées, les poèmes composés pendant l'hiver. Pau, Tarbes, Auch, Toulouse, Montauban, Marseille, toutes les villes du Midi, de l'Océan à la Méditerranée, l'applaudissaient et le regardaient comme leur enfant. Dans une de ces tournées à Paris, le grand Lamartine, alors à l'apogée de sa gloire, alla à sa rencontre, et le salua en disant : "Je te salue, premier poète de France."

Notre Gascon très spirituel répondit : "*A cos trot leü me fa toun érétè*" Ce qui signifie : "C'est trop tôt me faire ton héritier."

YAN DE LESCA.

(A suivre.)

CERISES ET BLEUETS.

—

Espiègle! j'ai bien vu tout ce que vous faisiez
Ce matin, dans le champ planté de cerisiers,
Où seule vous étiez, nu tête, en robe blanche.
Caché par le taillis, j'observais. Une branche,
Lourde sous les fruits mûrs, vous barrait le chemin

Et se trouvait à la hauteur de votre main.
Or, vous avez cueilli des cerises vermeilles,
Coquette! et les avez mises à vos oreilles,
Tandis qu'un vent léger dans vos cheveux jouait.

Alors, vous asseyant pour cueillir un bluet
Dans l'herbe, et puis un autre, et puis un autre encore,
Vous les avez piqués dans vos cheveux d'aurore ;
Et, les bras recourbés sur votre front fleuri,
Assise dans le vert gazon, vous avez ri.
Et vos joyeuses dents jetaient une étincelle.
Mais pendant ce temps là, ma belle demoiselle,
Un seul témoin, qui vous gardera le secret,
Tout heureux de vous voir heureuse, comparait,
Sur votre frais visage animé par les brises,
Vos regards aux bluets, vos lèvres aux cerises.

FRANÇOIS COPPÉE.

PENSEES.

—

Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux.

—

Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense.

—

Prévenir le besoin, c'est doubler le bienfait.

Une expédition en Crète sous Louis XIV.

—

Les événements de Crète rappellent une expédition que fit autrefois la France dans cette île qu'on appelait alors la Candie.

C'était en 1645 ; 50,000 Turcs débarquaient à la pointe occidentale de l'île et entraient dans la petite ville de la Canée après un siège de 57 jours où périrent plus de 20,000 assiégeants.

Au premier appel qu'ils avaient adressé à la chrétienté contre les musulmans, celle-ci avait à peine répondu. Le Roi de France toujours prêt à tirer l'épée pour la croix, promit un secours de 6,000 hommes.

Le commandement en fut confié, pour la marine, au duc de Beaufort, le célèbre "Roi des Halles" et, pour les troupes de terre, au duc de Navailles :

Le corps expéditionnaire,—raconte-t-on—partit de Toulon le 10 juin 1669. Le 23, il arrivait sous les murs de Candie et, malgré le feu des canons turcs placés à l'entrée du port, il débarqua heureusement. Après un répit de vingt-quatre heures, et sans vouloir accorder à leurs troupes un plus long repos, les généraux leur firent prendre les armes dans la soirée du 24 juin. On distribua de la poudre aux soldats.

L'un d'eux, qui l'avait reçue dans son chapeau, y mit le feu par imprudence. L'explosion, le bruit qu'elle fit, les cris qui s'en suivirent donnèrent l'alarme aux assiégés que les généraux français avaient négligé d'avertir de leur dessein. Ils crurent que les Turcs forçaient l'enceinte, s'y précipitèrent et, trompés par la nuit, tirèrent sur les bataillons qui leur portaient secours.

Quand ils reconnurent leur erreur, beaucoup de braves gens gisaient sur le sol, morts ou grièvement blessés, et parmi eux MM. de Villiers et de Fontenille, le premier lieutenant-colonel de Gonzac, le second volontaire. Ce fut le triste début d'une expédition où tout allait être heur et malheur et qui devait se dénouer lamentablement.

Au lever du jour, les Français, l'épée à la main, pénétrèrent dans les retranchements de l'ennemi et firent un grand carnage. Plus de douze cents Turcs restèrent sur le carreau. Leurs compagnons épouvantés prirent la fuite. Le malheur fut qu'on se jeta à leur poursuite avec tant d'imprudence et d'ardeur qu'il n'y eut bientôt plus ni ordre ni précaution.

Le duc de Beaufort notamment se laissa emporter par l'ardeur de son téméraire courage. Ses troupes le suivirent et, à son exemple, allèrent très loin sur les traces de l'ennemi, à plus de deux lieues, laissant ainsi au généralissime turc le temps de lancer derrière eux sa réserve qui, campée d'un autre côté de la ville n'avait pas pris part à la première partie de l'action.

Cette réserve tomba sur les Français avec furie, en poussant des cris effroyables, et grâce à sa force numérique, les tailla en pièces.

A la suite de cette imprudente équipée qui avait coûté 500 hommes aux Français, parmi lesquels la fleur de la noblesse, le duc de Navailles craignant de sacrifier en vain ce qui lui restait de son armée, prit le parti de la ramener en France.

Après son départ, Candie succombait et les Turcs s'établissaient définitivement dans l'île de Crète où ils devaient rester durant deux siècles les maîtres absolus.

Le Mariage EN CHINE.

—

Je n'ai plus, depuis longtemps, revu mon jeune ami chinois ; écrit un correspondant, mais ses lettres m'arrivent parfois, et la dernière reçue me raconte le mariage de l'une de ses sœurs d'une façon si intéressante que je n'hésite pas à vous transcrire sa lettre.

" On ne se marie, chez nous, que par intermédiaires Ceux-ci commencent par donner aux parents des deux familles tous les renseignements qui concernent les deux jeunes gens que l'on désire unir ; puis ils fixent, d'un commun accord, les conditions du contrat.

" L'article le plus important est celui qui fixe la somme due par le marié au père de la future. La femme ne reçoit jamais de dot ; c'est son prétendu qui la lui fait. La somme pourtant n'est ni pour elle ni pour ses enfants ; les intermédiaires la remettent aux parents de la fiancée, soi-disant pour couvrir les frais du mariage ; mais, dans les familles de parvenus, on se fait parfois remettre le double et même le triple de la somme dépensée.

" La promesse de mariage doit toujours être faite par écrit sur une feuille de papier rouge, et mentionner l'âge des conjoints. Des cadeaux réciproques en garantissent la ratification.

" Le gendre est d'abord reçu comme un hôte par la famille de sa future. Le jour des fiançailles, on le conduit en cérémonie dans une salle où il se prosterne trois fois devant le père et la mère de sa fiancée, qui sont assis sur une estrade, puis devant les oncles, les tantes et autres proches parents de la future épouse. De retour à la maison paternelle, il remercie son père et sa mère par trois prosternations. Il en adresse autant dans toute la maison à tous ses ascendants et va faire de même chez tous ses proches parents, ses supérieurs et les amis de sa famille.

" Aussitôt que le contrat est signé, on change la coiffure de la jeune fille, qui a porté jusque-là les cheveux à l'enfant.

" On fait part aux amis de l'heureux événement, et cet avis est comme un mot d'ordre pour que chacun envoie un léger cadeau à la fiancée.

" On prend note de ces présents, pour en rendre de même valeur quand il y aura un mariage dans la famille dont on reçoit, en ce moment, les politesses.

" Du moment que les fiançailles sont publiées, la jeune fiancée commence une vie de grande réserve ; elle ne sort plus de chez elle, ou, si elle y est obligée, c'est dans un palanquin bien fermé.

" Les intermédiaires, lors des préliminaires du mariage, ne manquent pas de tirer l'horoscope pour examiner si, dans les jours de naissance et autres circonstances relatives aux deux jeunes gens, il n'y a pas d'incompatibilité et si l'on peut s'attendre à une union heureuse.

" Nous savons, à ce sujet, un proverbe chinois : *Pe chi sivere lai ting tchuen tin ; tsien chi sicon lai kong tchin mien ;* c'est-à-dire : " Pour être passés dans un même bateau en traversant un fleuve, il faut une destinée, faite il y a deux siècles ; et, pour une union conjugale, il faut une destinée faite il y a mille siècles."—En Chine, un siècle ne se compose que de trente ans.

" On tire aussi les horoscopes, afin de choisir un jour qui ne soit pas néfaste pour célébrer le mariage.

" La désignation de ce jour appartient à la famille du fiancé.

" Depuis les fiançailles jusqu'au moment du mariage, les deux familles des jeunes fiancés se font des politesses et des visites ; mais eux ne se voient et ne se rencontrent même pas.

" Il leur est seulement permis de s'envoyer des billets et des messages, par l'entremise des parents ou des intermédiaires. Ceux-ci aiment à ajourner, autant que possible, le jour de la cérémonie, pour rendre plus longtemps ces espèces de services.

" Il n'y a ni jours réservés ni époques signalées pour les mariages ; mais ils ont lieu partout au printemps.

" Il en est de même pour l'heure. On préfère se marier le soir ; mais on le fait aussi pendant la journée et quelquefois de bon matin.

" Quand le jour du mariage approche, le futur envoie à sa fiancée un cadeau, qui varie suivant son rang, sa position et sa fortune. Ce sont des bijoux, des soieries, de l'argent, des fruits, des douceurs. Pendant les trois nuits qui précèdent le jour des noces, on illumine tout l'intérieur de la maison de l'épouse, en signe, non de joie, mais de tristesse. On veut ainsi faire entendre qu'il n'est pas permis aux parents de dormir dans le temps où ils sont sur le point de perdre leur fille.

" On s'abstient de même, dans la maison de l'époux, de faire entendre aucun instrument de musique ; le silence et la tristesse y règnent également, parce que le mariage du fils est considéré comme une image de la mort du père, et que le fils semble alors en quelque sorte lui succéder.

" La veille des noces, on coupe à la jeune fille les cheveux de devant, pour lui élargir le front, et on la revêt de ses habits de noce ; tous les parents et amis intimes sont invités à dîner et la future mariée est à la tête de la table. C'est un adieu à sa famille.

" Enfin, le moment arrive! L'époux envoie un de ses parents chez sa fiancée, avec un palanquin tout doré qu'on a loué pour la circonstance. La jeune épouse a été parée de ses plus beaux vêtements et de ses bijoux. Elle a presque toujours sur la tête une espèce de diadème en métal et beaucoup de fleurs. Quand la chaise à porteurs arrive, tous les parents se mettent à pleurer à qui mieux mieux, principalement la fiancée, qui se sauve et se cache dans sa chambre. Ses frères sont obligés de la saisir et presque de l'emporter de force et de la pousser dans le palanquin, où elle est enfermée sous clef. La clef est ensuite remise à un domestique de confiance. Si elle pleure, c'est pour exprimer symboliquement que la nouvelle vie dans laquelle elle va entrer ne sera pas toujours rose et qu'elle y trouvera plus d'épines que de fleurs.

"Une procession a été organisée ; elle se met en marche. Le cortège s'avance avec des bannières et des lanternes allumées, même en plein midi.

" Au bruit des instruments de musique et des pétards, qu'on a attachés par milliers, afin de produire un bruit continuel, on y voit des porteurs qui sont chargés de plusieurs caisses et malles contenant le trousseau et tous les effets de la fiancée, sans en excepter quelquefois les ustensiles de cuisine et des meubles.

" L'oie et le canard sont, pour les Chinois, les plus frappant symboles de la fidélité conjugale ; aussi est-il d'usage d'en faire figurer dans tous les cortèges nuptiaux.

" La procession est, d'ordinaire, assez longue.

---

j'habitais Roubaix, et moi un fils d'ouvrier.... Mais comment avait-elle su ton adresse, puisque tu ne la disais à personne ?

—Comme vous, maître!....Elle n'avait pas les mêmes motifs que vous de me rechercher : mais, après ce que vous avez dit sur mon compte, elle désirait très vivement me commander cette décoration de son boudoir.... Vous êtes au courant de ?....

—Oui, oui.

—Aussi, cela me faisait une véritable peine de lui refuser.

—Tu as refusé ?

—Naturellement, puisqu'elle me disait que je vous rencontrerais chez elle!

—Et tu me fuyais avec cet acharnement ? Sapristi! On ne peut pas te reprocher de manquer de logique! Mais, maintenant, tu vas accepter....

—Serai-je capable, maître ?

—Parbleu! Et puis, si tu éprouvais quelque difficulté, ne serai-je pas près de toi pour te donner un coup de main ?

—Cela ne va-t-il pas m'exposer à rencontrer ?....

—A rencontrer qui ?.... Qui connais-tu dans Paris, en dehors de quelques marchands d'éventails et de mes élèves ? Ce n'est pas ces gens-là que tu verras chez Mme Lequesnoy ?

—Mais vous, maître, vous qui ne me connaissez que trop! vous à qui on demandera des renseignements sur moi!

—Tu n'as pas fini de nous soulever des objections qui n'ont pas le sens commun! Cette dame est riche, charmante ; elle peut te lancer, te faire gagner beaucoup d'argent ; et tu en as besoin pour ta mère autant que pour toi! Parbleu, moi, j'en gagnerais assez pour nous trois ; mais je te sais trop de fierté pour....

—Maître, vous m'avez mis un métier en main. Ne dois-je pas l'exercer, ne dépendre que de moi-même ?

—D'accord. Aussi ne peux-tu repousser une telle occasion! La vie ne t'en offrira pas tant de semblables. N'est-ce pas, ma vieille amie ?

Il se tournait vers la veuve ; mais l'excellente femme, ayant achevé ses petits rangements, s'était assise dans son vieux voltaire ; et, tout doucettement, elle se laissait aller à somnoler.

—Bonne mère! murmura Suzanne avec attendrissement ; ce n'est pas elle qui désapprouverait.

—Pauvre mère! fit Albarède, tout aussi attendri que Suzanne.

Puis, à voix basse.

—Parle-t-elle quelquefois de.... lui ?

—Jamais.... ou presque jamais!

—Et.... que savez-vous de lui ?

—Rien.

—Il n'essaie plus de vous revoir ?

—Je lui ai donné la possibilité de revenir chez nous, répondit douloureusement Suzanne, mais en l'avisant qu'il n'aurait plus à compter sur nous et que ce serait moi désormais qui défendrais maman contre ses exigences!

—Et, par suite, plus de nouvelles du gredin!

—Hélas!

—Cela vaut mieux. L'Ecriture l'a dit : "Quand on a un membre malade, il faut le couper."

—Ah! c'est bien cruel, maître! avoua la jeune fille, la voix grosse de larmes.

—Sois forte, morbleu! Et tâche de l'oublier, puisqu'il était indigne de vous!

—Et maman, maître, croyez-vous qu'elle l'oubliera jamais ?.... Et ce dont j'ai peur, voyez-vous, c'est que, si je réussissais, grâce à vous, si je gagnais un peu d'argent, il ne se remontrât alors, ne menaçât ma pauvre mère....

—Ne crains rien, gamine! dit solennellement Jacques Albarède. Nous sommes deux, maintenant, pour la défendre.

V

PARCELLES DE BONHEUR.

Le jour commençait de baisser ; et, quoique Suzanne fût à la besogne depuis le matin, besogne à peine interrompue par le déjeuner, elle s'irritait :

—Mon Dieu! J'aurais voulu finir ce bouquet aujourd'hui!

Et, dans sa hâte, toujours un peu fiévreuse, ses coups de pinceau devenaient plus maladroits.

Et pourtant ce grand travail de décoration qui, vraiment, l'avait un peu effrayée tout d'abord, marchait avec beaucoup de rapidité.

Deux semaines seulement s'étaient écoulées depuis qu'elle avait accepté les offres de Mme Lequesnoy et qu'elle passait ses après-midi et quelquefois ses journées dans ce boudoir Louis XV, et déjà tout était dessiné méticuleusement, la décoration de chaque panneau était préparée, avec ses rinceaux, ses groupes de fleurs, ses amours, ses coquilles, ses entrelacs ; et elle entreprenait maintenant la peinture des fleurs, des feuillages, d'après nature.

Sur un guéridon, ses modèles étaient déposés, de très belles roses que Mme Lequesnoy était allée lui acheter elle-même, de même qu'elle s'était fait un plaisir de lui fournir des documents rares, des peintures anciennes, des fac-similés des appartements de Mme de Pompadour. Elle lui facilitait sa tâche avec tant d'amabilité que Suzanne s'écriait :

—Mais je vais être honteuse, madame! Je n'aurai plus aucun mérite!

Geneviève se laissait à peine remercier. Elle imposait silence à la jeune fille, d'un petit geste, d'un sourire ; et vite elle la quittait....

Elle n'osait pas jouir d'elle!

Car, après avoir organisé tout cela d'une façon si naturelle que personne ne pouvait soupçonner l'immense intérêt qu'elle portait à la jeune artiste, après avoir si largement ouvert sa maison à Suzanne, après l'avoir offerte à l'affection d'Agathe, qui, dès la seconde entrevue, s'était jetée spontanément à son cou, et à la bienveillance du vieux M. Lequesnoy, qui, tout de suite, lui avait manifesté beaucoup de sympathie, Geneviève osait à peine causer avec *sa fille*.

(A suivre.)

FEUILLETON.

SANTUZZA.

—

D'après la pièce "Cavaleria Rusticana" de G. Verga.

—

DRAME LYRIQUE

-EN-

ANGLAIS

—

EN UN ACTE,

PAR A. CARRANO.

—

ADAPTÉ, EN FRANÇAIS

PAR MAURICE LECOMTE.

—

MUSIQUE DE M. M.

MME M.......... ET A. CARRANO.

—Suite—

Tante Philomena.— Eh! bien, allez chercher votre femme et venez à la messe, mauvais garnement. Il y a sans doute longtemps que ça ne vous est arrivé.

Alfio.—Certainement, j'y vais, je cours donner du foin à mes chevaux et j'appelle ma femme. Foi de conducteur, je suis un bon chrétien, moi aussi.

Nunzia [*à Alfio*].—Trente sous ?

Alfio.— Bien, bien, laissez-moi donc le temps de compter ma monnaie. Est-elle grincheuse et rapace au moins!

Camilla [*avec sa mantille sur la tête, venant remettre à son mari la clef de la porte*]—Tiens, voilà la clé si tu en as besoin. Maintenant, n'arrive pas à la fin de la messe, comme c'est ton habitude.

[*Elle et tante Philoména se dirigent vers l'église. Oncle Brasi rentre dans l'écurie. Plusieurs personnes traversent, en hâte, la place et entrent à l'église.*]

Alfio [à Nunzia]—Les voilà, vos trente sous.... bonne chance! [*Sur le point de quitter, avant qu'il disparaisse.*]

Nunzia [*à Alfio*]—Maître Alfio, dite-moi, où l'avez-vous vu, mon fils Turriddu ?

Santuzza [*tirant Nunzia par la robe*]—Pour l'amour de Dieu, ne lui dites rien!

Alfio [*revient sur ses pas*]—Je l'ai vu, ici, autour de ma maison, avec sa toque rouge, comme j'arrivais, ce matin ; il était petit jour. Turriddu courait et paraissait pressé. Je ne pense pas qu'il m'ait vu. Est-ce qu'il faut vous l'expédier, si je le rencontre ?

Nunzia—Oh! non, non! [*Alfio sort.*]

Nunzia [*à Santuzza*]—Pourquoi m'avez-vous fait signe de me taire ?....

[*Santuzza semble ne pas l'entendre et baisse la tête.*]

Nunzia—Voyons, qu'est-ce qui te passe par la tête, maintenant ?

Santuzza [*se couvre la tête de son tablier et éclate en sanglots*]—Ah! bonne Nunzia.... [*Son geste laisse à comprendre à Nunzia ses soupçons et ses craintes.*]

Nunzia [*effrayée*] — Comment ? Lola ?.... la femme d'Alfio ?....

Santuzza—Mon Dieu! que vais-je devenir, maintenant qu'il m'abandonne ?

Nunzia — Grand Dieu! qu'est-ce que tu dis ? Ça ne se peut pas,.... tu te trompes! Le voisin Alfio a bien pu se tromper aussi. Il y en a beaucoup, ici, qui portent la toque rouge du régiment.

Santuzza—Non, Nunzia, le voisin Alfio ne s'est pas trompé ; c'était lui, c'était bien Turriddu.

Nunzia—Et comment sais-tu que c'était lui ?

Santuzza—Parce que.... Parce qu'ils se sont aimés déjà, longtemps, avant que Turriddu ne parte pour l'armée.

Nunzia — Eh! bien, qu'est-ce que ça prouve, ça ? Quand il est revenu, il l'a trouvée mariée à maître Alfio ; alors, il a fait la paix avec son cœur, voilà tout.

Santuzza—Mais elle, oui, Lola!... pensez-vous qu'elle ait fait la paix avec son cœur ? Ah! non!.... Non!....

[*La messe commence. Le "vidi aquam" est chanté à l'unisson, en sourdine, par le chœur accompagné de l'orgue.*]

Nunzia—Allons! Comment sais-tu ça encore ?....

Santuzza—Oh! bonne Nunzia! Je les connais trop bien les méfaits de cette vilaine femme!.... Ah! mon pauvre amour!.... Quand Turriddu passait ma porte, il fallait voir cette femme le manger des yeux.... Elle me le volait, l'impie!....

Encouragée par ses allées et venues, le soir, elle a bientôt trouvé le moyen d'accomplir ses desseins de vipère. Là bas, oui, elle était là toujours, bien enroulée, derrière sa fenêtre, épiant, jour et nuit, une occasion favorable pour lui lancer son venin, et, quand elle pouvait la saisir, comme une fausse créature qu'elle est, elle lui chuchotait :.... " Voisin Turriddu, pourquoi passer si souvent par ici, ne savez-vous donc pas que c'est mal ça. Pour l'amour du Ciel, laissez-moi tranquille ; maintenant, j'appartiens à mon mari." Et les yeux de la vipère mentaient à ses paroles!....

Oh! la tentation était trop forte, une volonté surhumaine n'aurait pu résister à cette fascination.... Puis, il venait chanter sous mes fenêtres, à moi ; mais.... c'était seulement pour la mettre en rage, celle qui s'était mariée à un autre. Ah! c'est bien vrai qu'un premier amour ne meurt jamais!....

Quand je l'entendais, moi, il me semblait que le cœur me sortait de la poitrine. Oui, ça me tournait la tête.

Et il me suppliait, il m'implorait, il me répétait si sérieusement des choses si douces! Comment donc aurais-je pu lui refuser mon amour ?.... "Si tu m'aimes, murmurait-il, si tu m'aimes, Santuzza, ouvre-moi...."